

ACTE I

SCÈNE UNIQUE

Il n'y a qu'une chaise berçante et une petite table sur la scène. Sur la table, au fil des scènes, peuvent se retrouver divers accessoires significatifs. Quand l'éclairage se fait, Sa tante Hélène est seule et se berce. Arrive un personnage qu'on ne voit pas. C'est Éphrem, le mari décédé d'Hélène. Le regard et la gestuelle de Sa tante nous le feront deviner tout au long de la pièce.

SA TANTE :

Je le sais, ce que tu vas dire, Éphrem!

Comme s'il esquissait un autre geste pour prendre la parole.

Euh! Euh! Euh! Tu en as assez dit! Sacre-moi patience!

De la main, elle lui fait signe de s'en aller. On devine qu'il quitte la scène.

C'est mon mari. Ah! Euh... je devrais plutôt dire que c'était mon mari, parce qu'il est mort. Mais, comme il revient me voir, de temps en temps, je dis encore que c'est mon mari. (*Confidemment, au public.*) Il me parle, puis je comprends rien; pour lui faire plaisir, je fais semblant de comprendre. Un peu comme quand il était vivant. Allez pas croire, vous autres, que c'est parce qu'il est en enfer qu'il revient me voir pour avoir des prières. Non! non! Il est bien au ciel (*Elle fait le signe de croix*), mais il trouve ça trop tranquille. C'est vrai qu'après avoir passé toute sa vie avec moi... Je devrais peut-être essayer de l'endurer plus qu'avant. Ah! faut dire que j'étais pas mauvaise avec lui. Astheure, il est rendu comme une âme errante entre le ciel pis ici. C'est un peu comme de son vivant. Il errait entre les chantiers, dans le bois, pis la maison, au village. Tout ça fait que... quand ils sont morts, nos maris, on les voit pas moins que quand y sont vivants : toujours des âmes errantes.

Pause : elle réfléchit et rit un peu.

À sa mort, ça a fait drôle! Bien... C'est une façon de parler. Parce que le monde se doutait que j'avais un veuvage quasiment comme si je l'avais pas perdu. J'étais toujours bien pas pour leur dire

qu'Éphrem arrêta pas de venir me voir. Même le curé a pas voulu me croire, à confesse. Il m'a tellement pas pris au sérieux qu'il a oublié de me donner une pénitence pour les autres péchés que je lui avais dits. Ça fait que j'en parle plus à personne. Éphrem pis moi, on continue de... durer ensemble... s'endurer. (*Elle fait un signe de croix.*) Il y a bien des femmes qui trouveraient ça pratique, un homme de même, qui chiale pas sur le manger, qui a son linge toujours bien propre pis qui salit pas dans la maison : les meilleurs maris ! Quand les vrais maris sont pas les bons, on pense aux gars qui nous ont jamais demandé en mariage, aux fiancés qu'on passe notre temps à rêver puis qui existent pas, aux jeunes vicaires qu'on peut pas marier, à toutes ces sortes de gars-là. La vie serait drôlement faite, si c'était comme ça. C'est comme pour Éphrem, depuis qu'il est mort, j'ai pas à m'en plaindre. Je l'ai plus sur le dos, pas plus que sur l'autre bord, si vous voyez ce que je veux dire... (*Air malicieux.*) Mais j'avais pas trop à me plaindre, dans le fond.

Elle fait un geste vague sur son ventre. Un moment de réflexion qui finit par un sourire.

Allez pas croire que je l'envoie toujours dans le pré comme tout à l'heure. Ah ! non ! Là, c'est parce que je savais ce qu'il allait dire...

Elle pense davantage à ce qu'elle vient de dire.

Pas seulement ce qu'il allait dire, mais plutôt... ce qu'il PENSAIT de moi :

Comme si elle voulait détourner l'attention, Sa tante Hélène fait un autoportrait.

« Que, des fois, je suis comme ci, comme ça : commère, bavasseuse, le nez fourré partout... surtout où ce que les femmes ont pas d'affaire. » Sa tante Hélène, elle a le dos large! (*Avec un rire un peu caustique.*) Sa tante... Bien, d'après moi, Sa tante, ça serait comme le féminin de Satan, pis le monde est pas loin de le croire, ici dans le coin. Il y en a qui ont peur de moi puis qui font semblant de me faire des politesses, mais c'est rien que des assemblants.

Elle se gratte la tête et se prend le menton.

À bien y penser, tout ça a commencé quand je suis venue pour « acheter »... avoir mon enfant. Le docteur a essayé assez fort de sauver cet enfant-là, de le faire sortir de force, que le bébé est mort, puis moi je suis revenue à la vie juste parce que j'avais encore les yeux ouverts. La mort m'a fait peur quand je l'ai vue. Je suis

revirée drette. Pour mon enfant, je me dis que, lui, il a dû voir le docteur, ou plutôt le sentir, parce qu'ils disent qu'un bébé, ça voit pas. Moi, je le sais pas, j'en ai jamais eu. En tout cas, il a eu peur... Ça c'est certain! Il a dû trouver que le docteur sentait trop le fond de tonne. J'ai pour mon dire que le docteur, il a pas rien que tué mon enfant, mais aussi tout ce qu'il y avait de vie dans mon ventre... parce que j'en ai jamais eu d'autres, des enfants, par après. C'est depuis ce temps-là que les autres femmes me regardent drôlement. Pour ce qui est du plaisir, ça prend de la vie pour en avoir...

Elle prend un ton très confidentiel en feignant de s'approcher de l'oreille du public.

Puis, pour ce qui est de la mort, je suis venue assez proche, là, que je crois bien que j'ai traversé le pas de la porte. Mais, pas folle, Sa tante Hélène... (*Un rire fier.*) Tant qu'à être allée voir de l'autre bord de la porte, pour m'en revenir, avant de la refermer derrière moi, je l'ai barrée par en dedans. Comme ça, ça va prendre un bout de temps avant que je repasse de l'autre bord!

Elle s'arrête un moment. Elle réfléchit en se berçant. Elle va chercher un centre de table qui

est sur le dossier de la chaise, près de la porte, et le place sur la table. On doit sentir le poids de ce qu'elle vient de dire. Elle doit changer le sens de sa réflexion.

J'ai jamais eu d'enfant, mais je me suis occupée en masse des femmes qui en avaient quatorze ou quinze. Puis en plus, j'ai eu le temps de faire des choses que les autres femmes avaient pas le temps de faire. Comme regarder vivre le monde puis, des fois, le regarder mourir. Faut avoir le temps pour comprendre ce que c'est vraiment. Dans le fond, mourir, c'est laisser de la place aux autres. Mais la place qu'Éphrem a laissée vide, ici, moi, je la trouve pas mal pleine. Puis dans le ciel... de la place... À bien y penser, depuis le grand feu de soixante-dix, ils doivent commencer à se trouver serrés. Aye! Ça a fait un peu de ménage, ça! De Saint-Félicien jusqu'à la rivière à Mars, à Saint-Alexis. Quand c'est arrivé, moi, j'étais dans la vingtaine.

Elle peut regarder un projecteur et s'essuyer de la sueur sur le front.

Il te faisait une de ces chaleurs, ce printemps-là! Ça fait au-dessus d'une trentaine d'années que c'est arrivé, on s'en rappelle encore. En tout cas,

on a eu une sacrée bonne idée de ce que devait être l'enfer, puis ça a enlevé à bien du monde le goût d'y aller. Semblerait qu'on en avait grand besoin. Selon l'abbé Constantin, de Saint-Jérôme, il y avait trop de sacreurs dans les chantiers. Un moment donné, c'est ce qui a fait déborder le vase. Parce que le bon Dieu avait été bien patient. Ce serait de la faute au dénommé Le Blond. Lui, c'était le pire de tous.

Elle se lève pour raconter son histoire.

Un grand faraud qui disait, à qui voulait l'entendre, que le diable lui faisait pas peur. Puis quand tu as pas peur du diable, tu es pas loin de te moquer du bon Dieu puis de la Sainte Vierge. *(Elle fait un signe de croix.)* « V'là-ti pas! » comme racontait un témoin de la chose, que son godendard, au Le Blond, reste pogné dans le milieu du tronc d'un pin large comme ça...

De ses deux bras, elle fait le geste d'entourer le tronc.

Vous pouvez le demander à Zéphirin Vallée, c'est de lui qu'on tient l'histoire. On peut le croire, c'est pas un politicien ni un marchand. Ça fait que, plus moyen de grouiller le godendard d'un

cheveu, puis mon Le Blond qui se met à sacrer comme le meilleur ami de Satan, puis le godendard qui grouille pas plus, même à grands coups de pied. Voilà que mon sacreur se jouque sur une chousse pas loin, puis qui se met à déchirer sa chemise, ses culottes puis son casse, ses canissons, puis qui arrache jusqu'à ses médailles, son scapulaire en finissant par ses bas. Flambant nu! qu'il s'est retrouvé sur sa chousse à se secouer les pleumas pis à insulter le bon Dieu. Sale comme il était, Le Blond, il devait sentir, puis il s'est retrouvé avec pas assez de bras pour se secouer puis chasser la nuée de marinquins qui s'était jetée sur lui. Il revolait de partout, avec tout ce qu'il avait de membres. C'était pas beau à voir. Finalement, le voilà qui se met à crier : « Si y a un diable, qu'y sorte mon godendard, pis j'suis à lui! Corps et âme! » Aussi raide, le godendard te sort de l'arbre puis revole dans la montagne, si loin qu'on l'a jamais revu. Jusque-là, les autres bûcheux trouvaient ça drôle de voir mon Le Blond tout nu sur sa chousse comme une statue des anciens temps. Mais quand le godendard a pris le bord comme un éclair dans le ciel, ils ont trouvé ça pas mal moins drôle. Aussi sec, l'arbre qui avait été entamé est tombé drette sur Le Blond qui a été tué raide. Il y avait un silence de mort dans la forêt; on aurait dit que le vent avait

arrêté de souffler. C'est Zéphirin Vallée, lui-même, qui a bougé le premier, puis les autres après, juste pour jeter un coup d'œil, voir s'ils avaient bien vu. Tous les gars se sont sauvés le plus loin qu'ils pouvaient. Ils ont fait venir un prêtre pour dire une messe, pour chasser le diable, puis rebénir le camp avec les alentours. Sans ça, tout le monde aurait voulu sacrer son camp.

Elle hoche la tête, pensive. Un moment de réflexion.

Ça serait à cause des affaires de même que le bon Dieu nous aurait envoyé le grand feu comme un coup de balai.

Elle se rassoit. Une pause de réflexion.

Je serais pas loin de le croire. Où le feu était passé, il y a des places que ça sentait mauvais, surtout au ras de certaines maisons brûlées : ça sentait le rossi comme si on avait fait cuire du cochon tout rond, le poil avec. Dans ces maisons-là, il devait rester du monde pas bien catholique. Mais n'empêche que c'est bien plus de miracles que de mauvaises choses qu'on a entendu parler, tout de suite après le feu.

Elle prend un temps pour se remémorer.

Du côté de Belle-Rivière, dans le bout de Saint-Gédéon, ils se sont enfermés vingt, dans un petit camp en bois rond. Ils ont tout fermé : les portes, les châssis, le tuyau du poêle, même les trous de souris puis de mulots. Ils se sont recommandés au bon Dieu, puis ils ont attendu que tout passe sans rien voir de ce qui arrivait dehors. Quand le feu a semblé fini, ils sont sortis dehors. Tout avait brûlé autour de leur cabane. Mais eux autres, ils avaient pas été touchés.

Elle regarde le public comme pour voir sa réaction.

Vous avez beau dire que c'est rien que des histoires, mais n'empêche que ce monde-là sont en vie, pis que tout a brûlé autour d'eux autres, ça se voit bien, sur les lieux mêmes, puis qu'il restait même plus un papillon de vivant pour voler au-dessus de la cendre puis des tisons. Puis la cendre, les tisons, l'odeur de brûlé avec la fumée, c'est toujours bien pas des menteries puis des figurations.

Elle se fâche. Elle peut donner un coup de poing sur la table ou sur l'accoudoir de la chaise pour renforcer son affirmation. Puis elle se lève.

Je le sais que certains sont forts pour se faire des

figurations. Mais des histoires grosses comme un feu qui part de Saint-Félicien jusqu'à Grande-Baie, ça s'invente pas. Il y a bien quelques menteurs dans le coin, mais quand ça vient trop gros, on rit d'eux autres. Mal pris comme on était, on avait pas envie de rire pantoute! (*Elle parle très fort en articulant.*) Un feu de même, ça s'invente pas! C'est pas pour rien, bout de vinguienne, qu'il y a tant de bleuets qui poussent par chez nous! Un feu, il y en a toujours bien eu un! En tous les cas, quand on a vu l'enfer de proche comme on l'a vu ce jour-là, on s'organise pour pas y aller quand c'est qu'on perd le souffle. Parce qu'en enfer, il a beau y avoir du feu, c'est pas sûr qu'il pousse des bleuets. Ça fait qu'on s'organise pour que le curé soit content de nous autres... On essaie... Puis des églises, on en bâtit... Des belles puis des grandes, à part ça. Nos petits-enfants en manqueront pas. Ils vont avoir beau faire leur religion. Hé! que je voudrais donc vivre assez longtemps pour les voir! Dans cent ans, toi là, toutes les belles églises qu'on leur a bâties, pleines de monde à craquer! La messe de sept heures! La messe de huit heures! La grand-messe de dix heures! Tous les dimanches matin! Ça va-t-il être assez beau! Ils seront peut-être obligés de mettre des messes de plus. Pourquoi pas le soir, tiens? (*Surprise.*) Mon Dieu! Ça a pas de bon sens, dire des affaires de même!

Elle se recueille béatement, les mains jointes et les yeux au ciel. Elle revient sur terre avec un ton ferme.

Bout de vinguienne! Nous ont coûté assez cher, ces églises-là. Nous autres, on avait pas de planches pour bâtir nos cabanes, on vivait comme des quêteux, mais, à la quête de la messe, on donnait toujours notre cinq cennes. Des planches, de la pierre puis des briques, on en a trouvé pour les églises. Les églises, on les a payées, pis c'est les curés qui les ont fait bénir. Bien, nos petits-enfants sont mieux de faire leur religion comme il faut, puis de prier.

Elle se lève et prend comme un air de sorcière.

Sinon, moi, je vas revenir sur la terre pour les torturer la nuit, pour leur faire peur. Ah! Pour avoir peur, ils vont avoir peur. Sa tante Hélène, elle se fâche noir, des fois. Les cheveux vont leur venir de toutes les couleurs, bleus, verts, rouges, violets pis roses! Ils vont avoir peur comme nous autres quand le diable nous apparaît, certains soirs de danse, quand il y a du péché dans l'air, à travers des nuages de fumée. S'ils vont pas prier, de la fumée ils vont en voir, tant qu'à moi! Comme mon cousin Tit-Jean quand il se fait des figurations. Je vas vous en reparler, de lui.

Elle revient à son idée et se fâche plus fort.

Sont aussi ben de mener une bonne vie, puis d'aller prier dans les églises qu'on leur a bâties, nos petits-enfants, parce que Sa tante Hélène, elle va leur secouer le chignon, puis ils vont venir les cheveux raides comme s'ils s'étaient mis de la graisse de bacon dedans, puis qu'il leur poussait des crêtes de coq sur la tête. Puis si je vois qu'ils comprennent rien, les petits torvisses, Sa tante Hélène va sortir ses aiguilles à tricoter.

Elle peut manipuler une aiguille avec un regard légèrement sadique.

Elle va les picocher pis les percer partout, partout. Vont-ils avoir l'air fin avec des aiguilles dans le nez puis dans les oreilles? Puis, s'ils souffrent pas assez, Sa tante trouvera bien d'autres places pour les percer... C'est pas ça qui manque. Fiez-vous sur moi. Quand même, c'est parce qu'on les aime, nos petits-enfants, qu'on leur bâtit tous ces églises-là!

Elle pense à son affaire un moment et elle se rasure.

Ah! puis! c'est pas d'hier que le monde sont rien

que du monde puis qu'ils se conduisent pas comme des anges. Voyons donc!

Un court instant pour ramasser ses souvenirs.

De nos jours... Tenez, encore rien qu'hier... (*Hésitation.*) Je parlerai pas, dans notre village ici... Pas de danger. Des plans pour donner des noms puis de passer pour une bavasseuse! Bien! Non! C'est pas Sa tante Hélène qui ferait ça! On entend parler à travers les branches... Les branches d'arbre, vous vous en doutez bien, c'est pas aussi étanche qu'un mur de confessionnal... Tout ça pour dire qu'il y en a qui se marient obligés... Puis comme il paraît que les enfants viennent au monde dans les feuilles de chou, ben il y en a qui ont le chou hâtif. On a peut-être bien pas été longtemps à l'école, mais on sait compter, surtout les mois, puis les récoltes de légumes, le chou, plus particulièrement, on dirait. (*Sourire entendu.*) Il doit y en avoir qui ont négligé l'école plus que d'autres.

Elle s'arrête un moment.

Même quand on a été à l'école, des fois... D'ici à ce que le monde n'ait plus d'envies. Les curés seraient bien contents. (*Elle fait la moue.*)

Ouais... Les envies de vicieux... À vrai dire, dépassé la vingtaine, quand t'as eu quatre, cinq enfants, l'envie, ça nous passe vite à nous autres, les femmes. Rendue à quatorze enfants, une femme sait même plus ce que c'est. Ça doit être parce qu'on perd la mémoire, je crois bien. Ouais... Ça doit être ça. C'est pas la capacité puis le goût qui nous manquent. C'est la mémoire de ce que c'est, ou de ce que ça aurait pu être... Pis moi, ben... comme j'ai pas eu d'enfant, j'ai gardé le goût...

Elle s'arrête de parler. On dirait qu'elle sent quelque chose. Elle regarde aux alentours.

Tiens! On dirait qu'Éphrem est pas loin. Il fait pas de bruit, mais je le sens quand il est là.

Son regard se dirige vers un journal. Elle le prend.

Je me suis abonnée à la gazette, comme lui, de son vivant. Je me demande... Il y a même des bouts en anglais. Des annonces, je pense, ou bien des affaires du gouvernement. C'est pas bien grave. De toute façon, l'anglais, on comprend pas plus ça que le latin du curé!

Elle regarde le journal. Tourne quelques pages.

Encore le conseil municipal qui veut pelleter les bosses pour les mettre dans les trous du chemin. Ils appellent ça de la voirie, eux autres. Moi, je dis que c'est pas les hommes qui devraient se mettre saouls mais les chevaux. Comme ça ils zigzagueraient entre les trous.

Elle fait le geste de zigzaguer avec sa main.

Moi, avant, j'y allais, aux séances du conseil municipal – sont pas habitués de voir des femmes, faut bien croire –, pis je leur en donnais, des conseils, mais ils m'écoutaient jamais. Le maire, surtout. On dirait, là, que, quand ils viennent maire, là, ils écoutent plus personne, là! Ils aiment mieux s'ostiner. Prenez l'aqueduc. Monsieur Dubuc est prêt à leur vendre, le conseil est prêt à acheter, mais il y en a qui ont trouvé le moyen de tout retarder, d'amendements en ajournements, puis de procédures en... en quorum. Ça fait qu'au bout du compte, monsieur Dubuc a fini par changer d'idée. Ils ont tellement regardé la soupe bouillir en se demandant s'il fallait ajouter du sel, que la soupe a pris au fond. Ça fait que, mes histoires de cheval saoul, puis de pas mettre de gravier trop gros dans les rues pour

pas que les jeunes tirent des roches dans les vitrines de magasins, la nuit, des fois – ils disent que c’est des jeunes, mais ils les ont jamais vus –, bien, mes conseils, je les raconte plus aux échevins puis au maire, mais à mon filleul Tit-Jean de Petit-Saguenay. Tit-Jean, c’est l’original du village, à Petit-Saguenay. Même qu’il se prend pour le maire. Ça fait que je m’amuse à lui raconter des affaires d’aqueduc, puis de bâtir des trottoirs, puis d’acheter des hoses de pompier. Avec lui, c’est bien plus drôle qu’aux séances du conseil municipal. Puis on a des bonnes idées. L’autre jour, il m’a dit que, quand son village va venir plus gros, là, bien pas mal gros, là! ça va s’appeler Grand-Saguenay; pas Saguenay tout court, Grand-Saguenay. Tu parles d’une idée! Mais il dit que ça arrivera pas avant cent ans. Pas de danger qu’on voie ça. Assez fou, le Tit-Jean! Il dit que le maire de cette place-là va être intelligent comme lui... C’est vrai que Tit-Jean, il se prend pour un autre. C’est sûr qu’en s’appelant « Tremblay », il a pas grand chance de se tromper. En tous les cas! J’ai arrêté d’aller aux séances du conseil. Je me suis aperçue que c’était pas mal pareil aux commérages sur le perron de l’église, sauf que ça se passait juste entre hommes... Ouais, c’est ça... du commérage d’hommes, pis du crêpage de... crinière de coq.

Quand ils me voyaient arriver, ils avaient l'air de se cacher pour parler. Puis ils me regardaient de travers! Ils en louchaient quasiment.

Elle réfléchit à ce qu'elle vient de dire.

Ça faisait curieux, des fois. Ils se demandaient sûrement qu'est-ce que je venais faire là. Puis ce qu'ils avaient dans la tête, c'était peut-être bien des idées qu'ils me prêtaient. Regarder de travers de même, à la longue, ça doit donner une drôle de vision de la vie; on doit finir par voir tout croche. J'ai fini par comprendre...

Elle reste pensive un moment. Après avoir passé quelques pages, elle jette un autre coup d'œil au journal.

Non, mais y en a-t-il des annonces de remèdes pour les femmes! À croire qu'on est toujours malades. Au contraire, moi, je dis qu'il faut être faite forte pour être capable d'avalier toutes ces cochonneries-là. Madame Boudreault, elle, quand a commencé à avoir ses chaleurs, ben... a commencé par être contente, parce que ça voulait dire qu'elle aurait plus d'enfants. Mais, un moment donné, la chaleur a pris le dessus. Si au moins ça avait fait fondre sa graisse. Mais pas de

danger! L'année que c'est arrivé, quand Eudore, son mari, est revenu du chantier, il a trouvé sa Bérénice bien changée. À cause de sa corporence, puis rapport qu'elle chauffait quasiment plus la maison. Certaines journées de printemps, il fait quand même assez fret pour chauffer. Mais elle, pantoute. Rien qu'un peu pour faire à manger... pas plus qu'il faut. En plus, elle avait plus besoin de se coller, dans le lit, pour se réchauffer. Ça fait que, mon Eudore, il l'a trouvée pas mal moins drôle. Quand il a vu ça, c'est lui qui l'a mise aux remèdes, pour pas cher. Parce que, dans gazette, tu peux te soigner quasiment pour pas une cenne. C'est plein de coupons pour avoir des pilules gratis. Mon Eudore, il t'a tout fait venir ça. Comme il savait pas écrire, c'est Bérénice qui remplissait les coupons. Elle était pas trop sûre si ça marcherait, mais elle te remplissait tout ça. À chaque semaine, selon les pilules qu'elle prenait, Bérénice changeait de maladie. Je sais pas si elle guérissait de temps en temps, mais elle était malade, pour de vrai. Elle a eu mal au coeur comme si elle était enceinte, puis ça a été la jaunisse, la diarrhée, des semaines elle avait chaud, des semaines elle gelait, là Eudore pouvait se coller. Finalement, au moment même où elle se pensait guérie, est morte. Rien qu'une chose qui a dû y faire plaisir : elle était rendue

maigre... maigre comme un clou rongé par la rouille.

Elle regarde le journal un instant.

Pas surprenant qu'elle ait pris tant de pilules. Ils te font de l'annonce sans bon sens dans les gazettes! Ça serait donc la seule façon qu'on a de faire parler de nous autres, les femmes. Il y a même une madame, veuve Dagenais de Québec, qui s'est fait assermentée guérie, dans *Le Progrès*, par le notaire Paquet : ouais, assermentée guérie par les petites Pilules rouges. Bien, Bérénice, elle, c'est le curé qui l'a assermentée morte. Pis elle a pas passé en publicité, mais en annonce de décès. Dire que le docteur nous charge quatre piasses par année pour nous soigner de toutes les maladies. Un demi-mois de travail par année, c'est vrai que c'est pas mal cher.

Elle hoche la tête. Des souvenirs lui reviennent.

Mon doux Seigneur! Quand je l'ai vue maigre de même dans sa tombe, ça m'a fait penser au temps où on n'avait presque rien à manger. On se servait de la même couenne de lard pour faire de la soupe, deux puis trois fois. Ouais, puis aussi, de la soupe aux pétards. Ça c'est comme une mau-

vaise herbe avec une petite fleur blanche sur une petite boule transparente qu'on se pétait comme ça, sur le dessus de la main...

Avec sa main droite, elle mime comme si elle saisissait quelque chose entre le pouce et l'index, et elle en frappe le dessus de sa main gauche.

Bouilli avec de l'eau pis du lard salé, quand on en avait, ça nourrissait un peu. Mais moi, ça me gênait assez d'aller ramasser les pétards dans le champ. Les vaches me regardaient d'une drôle de manière. C'était comme si je leur volais leur foin. Me semble qu'on avait assez d'être pauvres sans passer pour des voleurs.

Elle regarde son journal. Elle semble y lire quelque chose qui la provoque.

Ouais... Parlez-moi de ça, la co-lo-ni-sa-tion! Allez en parler à mon oncle Zéphirin Vallée, surtout, qui est venu de Québec par trois fois tout seul, puis qui a fini par charrier sa famille par ici. S'il avait pas été sur le tard dans sa vie, il serait bien retourné à Québec, qu'il nous a dit par après. Assez pauvres! Vous dire... Nos seules gâteries, c'était de se faire du thé avec des feuilles séchées de petits pruniers. Le curé, lui, dit que c'est des

feuilles d'amélanchier. De savoir ça, ça a pas le diable changé le goût de notre tisane, puis ça nous a pas rendus plus riches d'une cenne. On avait juste l'air un petit peu plus ignorants. Je sais pas, si, au lieu de la soupe aux pétards, on disait de la soupe à la **silène gonflée**, on serait obligés de la manger avec le petit doigt en l'air.

Elle prend un petit air snob en soulevant une aiguille à tricoter comme si c'était une cuillère, puis hoche la tête.

Je sais pas si c'est nourrissant de savoir les bons mots, mais monsieur le curé, lui, est bien gras.

Elle regarde un peu vers la coulisse, par où est sorti Éphrem.

Moi, faut dire que j'avais pas trop de misère avec le manger. On en avait assez. Éphrem était un bon bûcheux, puis il avait hérité de bonnes terres. Mais au début de notre mariage, je l'ai bien fait enrager. Chez mes parents, j'avais été habituée à de la cuisine de misère. La première soupe que je lui ai faite, j'ai mis autant de barley qu'on mettait de pétard dans les temps de famine... Le pétard, ça diminue, mais le barley, ça gonfle... On s'est retrouvés avec une sorte de pouding au lard salé.

Éphrem a été bien poli avec moi, mais il a dit à tout le monde de venir me demander ma recette pour engraisser les cochons.

Elle repousse le journal. On doit sentir qu'il y a quelque chose qui la chicote. Elle s'échappe et lui parle, vers la coulisse.

« J'ai fini par en faire, de la bonne soupe, Tu sauras! »

Elle attend, comme si elle pensait qu'il allait se manifester, mais il ne le fait pas. Elle fait des gestes comme pour se lever, pour le provoquer ou bien lui parler, mais rien ne se passe. De guerre lasse...

Même mort... Parce que, quand il veut, il est capable d'être bien convaincant. Dans les chantiers, c'était pas un peureux. Assez que monsieur Price lui a fait confiance. Ça brassait dur quand le printemps arrivait, puis que les gars commençaient à trouver le temps long, vu qu'ils étaient dans le bois depuis l'automne. C'est pas tout le monde qui descendaient voir leur famille dans le temps des fêtes. D'autant plus que ça faisait du gâgne de moins. Ça fait que, ce printemps-là, Éphrem était dans un

chantier dans le bout de l'Anse-Saint-Jean, sous les ordres de Nésime Cami. Des bûcheux impies comme ça se pouvait pas. Ils avaient donné des noms de saints à tous les chevaux de charroi. En fouettant les chevaux, c'était les saints qu'ils fouettaient. Puis ils se privaient pas de leur donner de la misère. Voilà donc une journée qu'il se met à tomber une neige pelotante puis que la gang entreprend de rouler un bonhomme de neige. Puis là, il y en a un qui met dans la tête des autres de changer le bonhomme en Sainte Vierge, sauf votre respect. Voilà donc notre Vierge Marie affublée d'une robe ridicule, et je vous fais grâce des détails disgracieux qu'ils ont osé faire avec de la neige pourtant si blanche.

Elle s'arrête, hoche la tête et fait le signe de la croix.

Disons, pour couper court, qu'ils l'avaient pas mal déshabillée, avec sa robe, la pauvre! Là, sont tous allés se chercher des fouets longs comme ça! Éphrem, lui, regardait ça de loin. Puis ils se sont mis à varger sur la Sainte Vierge, en hurlant, en sacrant puis en crachant. Une chance qu'elle avait pas son petit enfant Jésus dans les bras. C'est là qu'Éphrem a décidé d'aller se réfugier

dans le camp, sur son bed. Mais juste avant de se tourner de bord, voilà-t-il pas qu'il voit comme des long filets rouges – y en avait trois –, qui coulent du cou de la statue de neige jusqu'à terre, puis forment comme une flaque de sang. Les gars sont restés figés. Éphrem est parti à la belle course, puis est allé faire son paqueton dans l'intention de partir au plus vite de ce camp-là pour pas finir damné comme eux autres.

Elle prend un moment de réflexion avec un air approbateur.

Ça s'est adonné que monsieur Price est arrivé le soir même. Aussitôt qu'il a eu les pieds dans le camp, il a demandé à voir Éphrem. « Éphrem, y'é dans son bed. Y part... » que les autres ont répondu. Comme monsieur Price a voulu savoir pourquoi, bien Éphrem lui a tout raconté. Pas un gars de la gang qui a osé le contredire. D'autant plus qu'il l'a amené voir la flaque de sang dans la neige qui était encore bien visible. Là-dessus, monsieur Price s'est retourné vers Éphrem puis lui a dit : « Éphrem, rester! » « Jamais. J'peux pas rester avec Nésime! » « C'est lui... prendre sa poche. Même... va descendre à pied, arrière ma voiture. Toi, prendre sa place. » Éphrem se pensait pas bon, trop jeune pour runner un camp de

même avec des hommes pareils. Mais paraît que c'est bien dur de dire non à monsieur Price. Éphrem l'imitait avec son accent anglais : « Si pas capable arrêter de sacrer, capable envoyer! » Ça fait qu'Éphrem est resté, puis Cami est parti à pied avec son paqueton derrière la charrette. Puis monsieur Price l'a pas ménagé, à ce qu'on a entendu dire. C'est sûrement pas Nésime qui s'en est vanté.

Sa tante pose un moment avec un air de fierté.

Les chevaux ont tous été débaptisés de leurs noms de saints, puis Éphrem les a tous fait plier, la gang de sacreurs. Moi, j'étais ben contente, quand il est revenu du chantier. Monsieur Price lui avait donné quinze piasses par mois au lieu des huit qu'il était supposé avoir. C'était de l'argent bien gagné, puis on l'a pas refusé. Tout le monde disait que les Price payaient pas cher. Mais comme ils étaient tout seuls à engager, ils en profitaient peut-être un petit brin.

Elle tape un peu sur le journal.

Là, par les temps qui courent, semblerait que monsieur Dubuc va faire changer ça. C'est certain qu'avoir de l'argent, c'est mieux que les

pitons à Price qui nous forcent à aller acheter dans leurs magasins. Avec la Pulperie, c'est des belles promesses d'avenir. Éphrem verra pas ça. Mourir jeune, c'est peut-être bien s'épargner de la misère, mais des fois... ça peut nous faire manquer des belles chances...

Elle devient très triste.

Lui, Éphrem, je le sais pas comment il l'aurait pris le reste de sa vie. Mais, pour ma part, il me manque ben gros. C'est pas ce que le monde croit. Ils se disent qu'il m'a pas laissée dans la misère. N'empêche que, tout de suite après sa mort, il restait comme un goût de terre dans tout ce que je mangeais. Probable que c'est à cause que ce n'était plus lui qui me l'apportait. Il manquait une étape entre la terre puis la table : il manquait les mains d'Éphrem pour m'apporter les patates, la viande, les petits fruits.

Elle devient très rêveuse.

Ah! les framboises! Mon Dieu! Qu'il était pas bon de ça, ramasser des framboises! La même chose pour les bleuets. Je le traînais quasiment de force. Fallait toujours bien qu'il arrête un peu de travailler le dimanche, coudon. Surtout que,

nous autres, on avait pas les enfants dans les jambes... Ah! puis, si on en avait eu, ils auraient été comme lui. Aussitôt qu'il voyait un semblant de chemin dans les framboisiers, il disait : « Ça a déjà été ramassé... On s'en retourne à la maison! » Moi, ça m'en prenait plus que ça pour me décourager. Je ramassais, pendant que lui, il cherchait des talles. Des fois, je le trouvais endormi au pied d'un arbre avec des mouches tout le tour de la tête puis des papillons posés sur les rebords de son chapeau. Ça l'endormait, la grosse chaleur qui crépitait dans les éclairs des feuilles brillantes, puis les bruissements des sauterelles puis des grillons. On faisait toujours une belle cueil-lette. Ah! oui! Parce qu'il se vantait toujours de **notre** récolte! Ça manquait jamais le coup. Je le contredisais pas. Ça prenait pas grand-chose pour lui faire plaisir, à mon Éphrem. Avec ça qu'il était le premier à faire honneur à mes tartes avec la belle crème qu'il allait nous chercher toute fraîche... Espèce... Va!

De la coulisse, un ventilateur envoie, dans la salle, l'odeur d'une soupe aux gourganes qui bout sur un petit rond électrique. Sa tante perçoit l'odeur.

Je crois bien que ma soupe est prête! C'est bien

beau de rêver, mais faudrait pas qu'elle prenne au fond! (*Elle rit.*) Ou bien qu'elle épaisse comme la première soupe que j'ai faite à Éphrem... Je m'en vas vous revenir.

Elle se lève et se dirige côté cour.

RIDEAU